

Steve Jermy : Avertissement ! L'OTAN ne peut pas gagner une guerre contre la Russie

Le commodore de la Royal Navy Steve Jermy a commandé des navires de guerre au sein du 5e escadron de destroyers et de la Fleet Air Arm britannique. Il a servi pendant la guerre des Malouines ainsi que dans l'Adriatique lors des campagnes de Bosnie et du Kosovo. Il a ensuite pris sa retraite après une mission opérationnelle, en 2007, en tant que directeur de la stratégie à l'ambassade britannique en Afghanistan. Il est l'auteur du livre : « Strategy for Action: Using Force Wisely in the 21st Century ». Article discuté : <https://responsiblestatecraft.org/nato-war-with-russia/> Substack de Steve Jermy : <https://stevejermy.substack.com/> Suivez le Prof. Glenn Diesen : Substack : <https://glennDiesen.substack.com/> X/Twitter : https://x.com/Glenn_Diesen Patreon : <https://www.patreon.com/glennDiesen> Soutenez les recherches du Prof. Glenn Diesen : PayPal : <https://www.paypal.com/paypalme/glennDiesen> Buy me a Coffee : buymeacoffee.com/gdieseng Go Fund Me : <https://gofund.me/09ea012f> Livres du Prof. Glenn Diesen : <https://www.amazon.com/stores/author/B09FPQ4MDL>

#Glenn

Bienvenue à nouveau dans l'émission. Aujourd'hui, nous recevons le commodore Steve Jermy, de la Royal Navy, aujourd'hui à la retraite. Il a commandé des navires de guerre au sein du cinquième escadron de destroyers, ainsi que dans l'aéronavale britannique. Il a aussi occupé de nombreux postes, notamment celui de directeur de la stratégie à l'ambassade britannique en Afghanistan. Et il vient tout juste de lancer sa propre page sur Substack. J'ai mis le lien dans la description, alors n'hésitez pas à aller y jeter un œil. Merci d'être avec nous. Cela fait quelques mois que vous n'étiez pas venu dans l'émission.

#Steve Jermy

Ravi d'être de retour, Glenn. Et c'était aussi très bien de se voir en personne à Tbilissi le mois dernier, avec tous ces collègues des médias alternatifs. C'était vraiment sympa de se rencontrer en vrai.

#Glenn

Oui, non, je disais avant qu'on commence l'enregistrement, on finit par s'habituer à toutes ces conférences et interviews en ligne. Mais c'est très différent de se voir en personne. Donc oui, comme je le disais, je suis vraiment content de te revoir. Je voulais te parler aujourd'hui de l'article que tu as publié récemment — je le mettrai aussi dans la description — qui parle de l'OTAN se dirigeant vers une guerre avec la Russie. Le titre, c'est *La guerre à venir avec la Russie.* L'idée de départ, en

gros, c'est que ce qu'on voit en ce moment, ce sont des dirigeants européens qui multiplient les déclarations sur la préparation à une guerre avec la Russie, certains vont même jusqu'à fixer des dates, à annoncer leurs intentions. En parallèle, ils développent aussi leurs capacités militaires. Et si on se place du point de vue de Moscou, on fait une évaluation de la menace : on regarde les intentions et les capacités, et là, une menace claire commence à se dessiner. Alors je voulais que tu détailles un peu ton raisonnement, parce qu'on a quand même l'impression que les Européens ne sont pas vraiment prêts pour une guerre avec la Russie.

#Steve Jermy

Non, je ne pense pas qu'ils le soient, Glenn. Si j'ai écrit cet article, c'est justement parce que je ne crois pas qu'ils aient vraiment réfléchi aux coûts et aux conséquences possibles d'une telle guerre. En gros, ils semblent penser que la Russie restera tranquille pendant qu'ils se préparent, et qu'en deux mille trente, ils seront prêts à y aller. Mais d'ici là, ils pourraient tirer ou fournir autant de missiles, de missiles de croisière et de drones qu'ils veulent pour frapper la Russie, sans aucune réaction de sa part. Or, ces deux idées vont complètement à l'encontre de ce qui se dit et s'entend en Russie. D'ailleurs, Poutine lui-même a récemment déclaré — je crois que c'était devant de jeunes diplômés de la police et des forces armées, ou quelque chose comme ça — que les Européens se préparaient à la guerre, et que la Russie se préparerait aussi.

Je pense que ce que les Européens ne semblent pas comprendre, ou plutôt nos élites européennes, Glenn, les dirigeants, ne semblent pas comprendre, c'est que, du point de vue de la Russie, il s'agit d'une guerre défensive. Ils sont dans une posture de défense, et tout ce qu'ils font vise à se protéger de ce qu'ils perçoivent comme l'expansion de l'OTAN, qui se rapproche de plus en plus de leurs frontières, un sujet sur lequel ils alertent depuis des années et des années. Donc, ça ne devrait pas nous surprendre. Mais les Européens, eux, semblent y voir une sorte d'ambition coloniale. Franchement, je ne vois pas pourquoi la Russie voudrait s'emparer de l'Europe.

Mais plus fondamentalement, ce que les dirigeants européens n'ont pas fait non plus, c'est réfléchir vraiment à ce que serait une telle guerre. Et comme je le dis dans l'article, la première chose, c'est qu'il n'y a aucune garantie — bien au contraire — que les Russes attendraient jusqu'en deux mille trente. Je pense qu'il est bien plus probable qu'ils réagiraient plus tôt. En fait, j'ai une forte intuition, même si je ne peux pas le prouver, que l'une des raisons pour lesquelles les Russes sont entrés dans le Donbass en deux mille vingt-deux, c'est que l'état-major estimait que plus ils attendaient, plus ce serait risqué, parce qu'ils auraient à affronter des forces beaucoup plus importantes.

Je pense que ça faisait partie du calcul de Poutine. Et je crois que le même raisonnement s'appliquerait aujourd'hui. Ce qui frappe le plus, bien sûr, c'est que les trois pays européens — l'Allemagne, le Royaume-Uni et la France — parlent ouvertement de fournir des armes capables de frapper en profondeur sur le territoire russe. Et l'idée que les Russes resteraient simplement les bras

croisés, sans réagir, repose clairement sur l'hypothèse qu'ils ne répondront pas. Pourtant, les Russes ont dit très clairement qu'ils n'avaient pas retiré de la table — ce qui veut dire que c'est toujours une option — des réponses qui viseraient directement certaines installations européennes.

Et l'idée de départ que j'avais dans cet article, c'est que cette guerre commence en réalité plus tôt que ce que les Européens avaient prévu, parce que les Russes décident, face à la bellicosité européenne, qu'ils doivent agir tout de suite pour dissuader de futures attaques contre eux. Donc, la façon dont j'ai commencé l'article, Glenn, c'était en suggérant que la Russie passe effectivement à l'action, et qu'elle choisit de frapper les sites de production en Europe — en particulier en Allemagne, en France et au Royaume-Uni — là où sont développés les drones et les missiles de croisière destinés ensuite à être envoyés en Ukraine pour frapper la Russie. Et ma prochaine hypothèse, et je précise bien que ce n'est qu'une hypothèse, Glenn, c'est un scénario, pas une prévision.

Mais l'hypothèse suivante, c'est que les Européens invoquent l'article cinq. Et là, ils se rendent compte que cet article ne les engage pas à une action collective, mais simplement à faire ce qu'ils estiment être le mieux. Et je soupçonne que certains pays n'auront pas envie d'entrer en guerre contre la Russie. Ils nous offriront donc beaucoup de belles paroles, mais aucun soutien financier. Et je pense que ce sera particulièrement vrai, je le crains, pour les États-Unis. D'autant plus qu'ils sortent, en réalité, d'une défaite en Ukraine, avec des stocks épuisés. Donc je pense que, même s'ils ont semblé, au G7, se rallier à des efforts contre la Russie, ils vont maintenant regarder la situation et se dire : « Je ne suis pas sûr que ce soit une si bonne idée. »

Je ne suis pas vraiment sûr que pousser la Russie dans ses retranchements soit une bonne idée, parce que cela comporte clairement le risque d'une guerre terrestre sur le continent européen. Et la dernière chose que les Américains voudront faire, c'est envoyer des soldats se battre et mourir en Europe contre la Russie. Donc je pense qu'eux aussi resteront en retrait, et que, tout à coup, les trois pays européens se rendront compte qu'ils sont seuls. Mais mon intuition, et ce n'est qu'une intuition, c'est que ces trois pays décideront malgré tout de réagir avec des frappes aériennes contre la Russie. Et là, ils se heurteront exactement aux mêmes problèmes que les Américains ont rencontrés lors de leurs attaques contre l'Iran : il existe des systèmes de défense aérienne très efficaces, bien rodés, comme les S-quatre-cents et les S-cinq-cents.

Et ça, en plus du fait qu'ils abattent la plupart des missiles offensifs, ça nous coûte aussi très cher en avions. Et en parallèle, comme les Russes voient qu'on les attaque, ils décident de retirer les gants et de s'en prendre à notre infrastructure énergétique, exactement comme ils l'ont fait en Ukraine. Et, en un éclair, avec les conséquences de nos sanctions contre la Russie — des sanctions qui se retournent contre nous et qui ont coupé nos approvisionnements en pétrole et en gaz russes —, et maintenant avec la pression due à la baisse des livraisons dans le détroit d'Ormuz, on se retrouve soudain avec une crise énergétique en Europe, qui devient très vite une crise économique. Alors je pense que, à ce stade, la seule chose qu'on pourra faire, ce sera de demander la paix, parce qu'il n'y aura plus aucune option offensive qui puisse fonctionner.

Voilà, Glenn, c'est bien là le cœur du débat. Et comme je le dis, il s'agit d'un scénario, pas d'une prévision. Mais le but de ce scénario, c'est de faire comprendre aux gens quels pourraient être les coûts et les conséquences d'une guerre avec la Russie. Parce que, selon moi, on entend beaucoup de discours en Occident, surtout dans les capitales européennes — à Londres, à Berlin, à Paris — sur le fait d'être prêts pour la guerre. Mais très peu de gens ont vraiment réfléchi à ce que cela impliquerait. Et si cette réflexion avait été menée et présentée aux peuples européens, je pense que les gens seraient bien plus inquiets qu'ils ne le sont aujourd'hui. Mais encore une fois, Glenn, j'aimerais savoir ce que tu en penses : est-ce que, selon toi, les Européens seraient prêts pour une guerre avec la Russie, dans les termes que je viens de décrire ?

#Glenn

C'est une bonne question. Je suis content que vous ayez fait la comparaison avec l'Iran, parce que je pense qu'une partie du problème qu'on a aujourd'hui, dans ce moment unipolaire — c'est-à-dire la domination libérale de ces trente dernières années —, c'est que la guerre a pris un tout autre sens. La guerre, désormais, c'est quelque chose qui se passe ailleurs. Pas sur notre propre sol. C'est quelque chose qu'on regarde sur un écran de télévision, et, bon, on peut se plaindre de quelques dommages collatéraux peut-être... mais ce n'est pas la guerre que les générations avant nous ont connue. Et je pense aussi qu'au cours de ces trente dernières années, dans les guerres qu'on a menées, on a eu un contrôle total — enfin, l'OTAN a eu un contrôle total — sur l'escalade. Autrement dit, c'est nous qui décidions quand la guerre commençait. Par exemple, on l'a vu avec la guerre contre l'Irak : les États-Unis pouvaient décider du moment, déployer toutes leurs troupes autour du pays, façonner le champ de bataille exactement comme ils le voulaient, parce qu'ils savaient très bien que l'Irak n'oserait pas les attaquer avant qu'ils choisissent eux-mêmes de déclencher la guerre.

Donc, ce sont les Américains qui décident quand la guerre commence. Ce sont eux, en gros, qui fixent ce qui est autorisé, quelles zones doivent en faire partie. Ils isolent la cible pour éviter que le conflit ne s'étende de manière incontrôlable. Et on voit bien aussi que, s'ils veulent y mettre fin, c'est encore eux qui décident quand ça s'arrête. Je pense que, comme tu l'as comparé à l'Iran, ça montre qu'on entre dans une toute nouvelle ère. Au début de la guerre, surtout en février, les Américains disaient : « Ils ne sont pas censés frapper nos bases dans la région », ça ne faisait pas partie des règles. Et puis, on ne peut pas non plus attaquer les États alliés, ni les punir en frappant leurs aéroports ou leurs installations énergétiques.

Et puis, on ne peut pas frapper ni fermer le détroit d'Ormuz. Et maintenant, on part du principe qu'une fois la guerre terminée, il faudra le rouvrir, comme si c'était à eux d'en décider. Et encore une fois, je pense que c'est là tout le problème : cette illusion de pouvoir contrôler l'escalade. Je l'ai dit à plusieurs reprises. À mon avis, c'est exactement ce qui risque de nous entraîner dans la guerre, parce qu'on part du postulat qu'on peut garder la situation sous contrôle. Et il y a un autre point : je pense qu'à partir du moment où les missiles venus d'Europe commenceront à entrer en Russie, et que la Russie décidera de riposter — d'abord avec des armes conventionnelles, du moins au début —

à ce moment-là, plus personne ne maîtrisera l'escalade. Tout va devenir incontrôlable, immédiatement. Mais c'est aussi pour ça que je veux vous poser la question : selon vous, comment cette guerre va-t-elle se dérouler ? Parce qu'il semble que les Russes aient été, jusqu'ici, plutôt mesurés.

Ils ont été très méthodiques. Ils mènent cette guerre de manière progressive, le long des lignes de front, en essayant d'épuiser l'adversaire. Mais j'ai souvent l'impression que c'est exactement ce que les dirigeants européens avaient en tête quand ils sont entrés en guerre contre la Russie. On enverra nos troupes, nos avions de combat en Ukraine, et ce sera notre champ de bataille. Donc, la guerre restera en Ukraine et en Russie. Mais, encore une fois, on ne voulait pas de guerre sur notre propre territoire. C'est un peu ça, l'idée de départ. Je crois simplement que beaucoup de gens ne réalisent pas à quoi ressemblerait vraiment cette guerre. Et, encore une fois, je pense que les Russes traiteraient les Ukrainiens bien mieux qu'ils ne traiteraient, disons, les Européens de l'Ouest, si nous nous impliquions davantage dans ce conflit. Mais selon vous, comment cette guerre serait-elle menée, au fond ?

#Steve Jermy

Je pense que c'est une très bonne question. Oui, tu as raison. Il y a, je crois, une idée assez répandue selon laquelle la guerre pourrait rester confinée à l'Ukraine. Et je trouve que c'est une hypothèse très dangereuse, parce que, pour ma part, je n'y crois pas. J'ai d'ailleurs commencé mon article en parlant d'un penseur que nous connaissons tous les deux, le général Karl von Clausewitz, le plus grand philosophe de la guerre. Et ce qu'il explique, c'est que le jugement le plus important qu'un homme d'État ou un militaire doit porter, c'est de comprendre la nature de la guerre. Et je pense que les Européens — et les Américains aussi, d'ailleurs — se sont complètement trompés là-dessus. Certains ont sans doute compris, mais ce sont nos dirigeants, ceux qui comptent vraiment, qui se sont mépris sur la nature de ce conflit. Ils ne saisissent pas que, pour la Russie, cette guerre est perçue comme existentielle.

Je veux dire, c'est seulement récemment que Josep Borrell a déclaré qu'il fallait chercher à démanteler la Russie. Alors, que doivent penser les Russes, si le chef de la diplomatie européenne dit qu'il faut briser la Russie ? Pour la Russie, c'est une question existentielle. Autrement dit, elle considère qu'elle se bat pour sa survie. Et, tu sais, ça remonte sans doute à l'article du RAND, Glenn, en deux mille dix-huit, je crois, intitulé « Étendre la Russie », qui parlait d'une guerre, ou du moins d'un processus de ce genre. Mais la façon dont la guerre serait menée, à mon avis, c'est que les Russes ne chercheraient pas à lancer d'opérations offensives, sauf celles qu'ils mènent déjà en Ukraine. Je pense qu'ils continueraient à chercher à sécuriser réellement ces parties de l'Ukraine.

Mais sinon, ils resteraient simplement derrière leurs lignes, en sachant que tout ce qu'ils ont à faire, un peu comme l'ont fait les Iraniens, c'est repousser les attaques. Et si on y réfléchit, c'est exactement ce qu'ils ont fait pendant la première année de la guerre, quand ils ont effectué un repli stratégique, ce que je considère comme la deuxième phase de leur stratégie. Ils se sont retirés, puis

se sont installés derrière la ligne Surovikin, pendant qu'ils développaient et industrialisaient — ou plutôt, qu'ils se mobilisaient — parce qu'ils avaient compris qu'ils devaient mener une véritable guerre. Et derrière cette ligne, ils ont mené ce que j'appelle une défense classique : en clair, tout ce que les Ukrainiens leur envoyaient, ils le détruisaient. Et ils l'ont fait. Ils n'ont pas détruit une, mais deux armées entières. Donc, je pense que ce ne sera pas une question de chars russes avançant vers l'ouest, parce qu'ils n'en ont tout simplement pas l'intention.

En réalité, c'est une question de défense du côté des Russes. Je suis convaincu qu'il y aura une ligne Surovikin renforcée, qui s'étendra de la mer Noire jusqu'à la frontière avec la Norvège et la Finlande. Donc, encore une fois, c'est une guerre défensive. Et la manière dont ils la mèneront sera la même que celle utilisée par les Iraniens dans leur guerre contre les États-Unis et Israël. Et je pense que nous allons rapidement constater la même chose que les Américains ont découverte : les bases terrestres sont vulnérables. On sait d'ailleurs que les États-Unis se sont en grande partie retirés du Golfe, tout simplement parce qu'ils ne peuvent plus défendre leurs bases au sol. Et nous, en Europe, nous avons une défense très, très limitée contre les missiles balistiques, et aucune défense du tout contre les missiles hypersoniques.

En fait, nous sommes complètement à découvert. Et la guerre peut être menée, si vous voulez, de la manière que la Russie choisira. Même si, dans l'article, je parlais d'une sorte de montée en puissance, je pense que les Russes pourraient plutôt choisir d'escalader à leur façon, selon ce qui les arrange. Ils ne vont peut-être pas chercher à détruire d'un coup toute notre infrastructure énergétique en réponse à des attaques aériennes offensives de l'Occident contre la Russie. Ils pourraient plutôt le faire progressivement, tout en nous prévenant à chaque étape : « Si vous continuez, voilà ce que nous ferons. Nous pouvons anéantir l'ensemble de votre système énergétique. » Et je peux vous dire, pour avoir travaillé dans le secteur de l'énergie ces quinze dernières années, que l'Europe ne s'en remettrait pas.

L'Europe ne survivra pas à la destruction de son infrastructure énergétique, parce qu'aucune nation industrielle ne le peut. On le voit déjà, à petite échelle, en Allemagne, mais les conséquences seraient énormes. Dans l'article, j'ai aussi évoqué la possibilité que les Russes annoncent un blocus. Et ils en ont tout à fait les moyens, car nous n'avons pas, pour l'instant, les forces de lutte anti-sous-marine nécessaires pour nous défendre contre leurs sous-marins. Donc, même la simple menace d'un blocus suffirait sans doute à dissuader les compagnies maritimes et les assureurs d'acheminer du carburant, du pétrole et des produits raffinés vers nos pays.

Je veux dire, les deux seuls pays qui ne seraient pas totalement à l'abri de tout ça, mais un peu plus protégés que les autres, ce sont ton pays et le mien. Le tien surtout, parce que la Norvège est indépendante pour le pétrole et le gaz. Et dans une moindre mesure, le Royaume-Uni, parce qu'on tire environ quarante-sept ou quarante-huit pour cent de notre pétrole et de notre gaz de la mer du Nord. Mais à part ça, imagine un peu ce que ce serait quand les camions cessent de rouler, quand les tracteurs, qui dépendent totalement du diesel, ne peuvent plus cultiver, quand les bateaux de pêche, eux aussi dépendants du diesel, ne peuvent plus sortir en mer. Tu vois, il ne faut pas

longtemps avant qu'on se retrouve dans une situation économique vraiment critique. Et à ce moment-là, je m'attendrais à ce qu'on cherche à faire la paix. Je m'attendrais aussi à ce que les Américains fassent tout leur possible pour parler aux deux camps et ramener tout le monde vers une solution pacifique.

Mais même une fois la paix déclarée, Glenn, si la guerre se déroule de cette façon, je pense que les conséquences pour l'Europe seront profondes. Encore une fois, tout dépend de la durée du conflit. En fait, la seule question ouverte, Glenn, et c'est vraiment une question cruciale, c'est ce que feront les Britanniques et les Français avec leurs dissuasions nucléaires. Et là, c'est une sorte de choix binaire, non ? Parce qu'en réalité, soit les Britanniques, soit les Français, ou les deux, peuvent utiliser ces armes de dissuasion... mais ce serait suicidaire. Ce serait la fin du Royaume-Uni, la fin de la France, et probablement la fin d'une grande partie de l'Europe. Alors, est-ce que le Premier ministre Burnham ou le président Macron vont prendre une décision suicidaire ?

Ce n'est pas incompréhensible, Glenn, parce qu'on a déjà vu des réactions totalement irrationnelles de la part des Européens jusqu'ici. Mais c'est quand même quelque chose de très, très inquiétant. Je pense plutôt, pour ma part, qu'ils chercheront à négocier la paix. Mais même dans ce cas, ils devront ensuite assumer les conséquences de la guerre, une fois la paix conclue. Et ces conséquences pourraient bien durer des années, Glenn. Donc oui, c'est une réponse un peu longue à ta question. Mais à mon avis, la guerre, si elle ne dégénère pas en conflit nucléaire, serait relativement brève, parce que les Européens ne sont pas en mesure de se défendre contre des attaques visant leurs installations militaires sur le continent. Et c'est là, je pense, que la Russie concentrerait ses efforts : les installations militaires, les sites industriels qui soutiennent l'armée, et les infrastructures énergétiques, Glenn.

#Glenn

Je pense que c'est important, ce que vous avez dit. Tout à l'heure, vous avez rappelé que, pour les Russes, c'est une guerre défensive. Ils préviennent depuis les années quatre-vingt-dix : on ne peut pas simplement redécouper le continent, puis effacer peu à peu ces lignes de séparation, tout en rapprochant l'infrastructure militaire de l'OTAN de leurs frontières. Le problème, c'est qu'en Europe, dans le cadre de l'analyse jugée acceptable, on n'a pas le droit de dire ça — que les Russes considèrent cette guerre comme défensive — parce qu'aussitôt, on vous accuse de justifier toutes ces absurdités. Mais justement, c'est là le cœur du problème. En Europe, on a tous dû adhérer au récit selon lequel « c'était non provoqué, ça sortait de nulle part ». Et à partir de là, il faut bien se demander : pourquoi les Russes ont-ils décidé de faire la guerre ? Et la seule réponse possible devient : l'impérialisme — ils veulent simplement du territoire.

Et je pense que ça influence aussi la façon dont on imagine une guerre avec la Russie. Parce que si on croit que c'est juste la Russie qui, un beau matin, décide de vouloir de nouveaux territoires, alors une guerre avec la Russie, ce serait ça, l'objectif. Les Russes voudraient, pour une raison ou une autre, dominer la Pologne ou l'Allemagne... enfin, oui, n'importe quoi. Mais c'est pourtant comme ça

que beaucoup d'Européens finissent par se représenter une guerre. C'est d'ailleurs pour ça que les Néerlandais ont fait des exercices pour voir comment ils pourraient installer des camps de prisonniers de guerre pour des soldats russes capturés en Europe. Et là, j'ai été un peu stupéfait. Parce que, franchement, pourquoi les Russes entreraient-ils en Europe ? Pourquoi feraient-ils ça ? Ce n'est pas une guerre impériale pour conquérir des territoires. Ce que les Russes veulent, c'est rétablir leur capacité de dissuasion. Autrement dit, que les Européens reculent, qu'ils arrêtent de lancer des drones et des missiles sur la Russie, qu'ils cessent de le faire, même par l'intermédiaire de l'Ukraine.

Peu importe. C'est la guerre. Donc, le but de la guerre russe, ce serait de rétablir sa capacité de dissuasion, et aussi de frapper l'Europe avant que l'Europe ne soit prête à frapper la Russie à nouveau. Mais rien de tout ça n'exige la présence de soldats russes sur le sol d'un pays de l'Union européenne. Cela veut simplement dire bombarder toutes les infrastructures critiques à travers le continent européen, infliger le plus de souffrance possible, et bien sûr viser les installations militaro-industrielles. Et c'est tout. Mais ça devrait être évident... sauf que ça ne l'est que si on reconnaît que les Russes perçoivent tout ça comme une menace existentielle. Nous, on n'est même pas capables de planifier une vraie guerre, parce qu'on ne permet même pas l'analyse. Pardon, vous vouliez dire quelque chose ?

#Steve Jermy

Non, et je suis tout à fait d'accord, Glenn. C'est pour ça que je reviens toujours à cette citation du cours, que je lirai dans un instant, Glenn. Mais je pense que comprendre la nature de la guerre, comme le disait le classique, c'est le jugement le plus élevé qu'un homme d'État ou un militaire puisse porter. Et je crois que cela met aussi en lumière un manque de réflexion stratégique. Je cite souvent le général André Beaufre, un général français qui a écrit un livre en mille neuf cent cinquante-six, dont le titre m'échappe, mais qui parle de stratégie. Je pourrai te transmettre les détails, Glenn.

Mais il disait qu'en guerre, le perdant méritait — je résume — il méritait de perdre, parce que sa défaite est la conséquence d'erreurs de réflexion, soit avant, soit pendant la guerre. Et, vous savez, on a un très bon historique, surtout en Occident, et plus encore en Europe, de ce genre d'erreurs de pensée. On a eu l'Afghanistan, l'Irak, la Libye, la Syrie, maintenant l'Ukraine et l'Iran. Tout ça, je dirais, ce sont des défaites dues à un manque de réflexion avant la guerre. Si on avait vraiment réfléchi correctement, je pense qu'il est probable que, sauf peut-être une exception, on ne serait entré dans aucune de ces guerres, parce qu'on aurait compris qu'elles étaient impossibles à gagner.

Mais je pense qu'en ce moment, Glenn, et je l'ai déjà dit, les Européens, en particulier, soutiennent ou mènent la guerre en Ukraine selon un récit politique qu'ils se sont construit eux-mêmes. Alors que les Russes, eux, mènent cette guerre selon une stratégie militaire. Et, sans surprise, ce sont les Russes qui sont en train de gagner. Je crois qu'à l'heure actuelle, le récit politique, c'est que ces frappes en territoire russe fonctionnent, que la Russie est affaiblie, que son économie s'effondre. Il n'y a pourtant aucune preuve de cela. Mais c'est bien ce que raconte le récit politique.

Et donc, on entre dans une sorte de pensée circulaire, presque sectaire, et le mieux que je puisse la décrire, c'est en regardant comment ils semblent fonctionner. Les dirigeants du Royaume-Uni, de la France, de l'Allemagne, de l'Union européenne et de l'OTAN — et dans une moindre mesure, je dirais, la Maison-Blanche. Je pense que Trump peut aller dans un sens ou dans l'autre, et je soupçonne que Vance réfléchira un peu comme toi et moi, comme Hegseth et Rubio, dans l'idée de "renforçons l'Europe et soutenons cette guerre". Mais en réalité, ceux qui réfléchissent de manière stratégique — vraiment stratégique — arriveront forcément aux mêmes conclusions que nous, parce qu'elles sont évidentes. C'est stratégiquement évident. La vraie question, maintenant, c'est comment tout ça va se dérouler. Et je pense que ça va se jouer selon trois calendriers. Le premier, c'est la vitesse à laquelle les armes des trois grands pays européens seront livrées à l'Ukraine.

Parce que ces armes ne sont pas négligeables. Et je parle d'armes britanniques avec des ogives de deux cent cinquante kilos. C'est une ogive importante. Et c'est le genre d'ogive que, je pense, les Russes seront prêts à empêcher d'être tirée sur leur territoire. Je crois que la deuxième question, c'est de savoir combien de temps il faudra avant que la Maison-Blanche comprenne que, malgré ce qu'on a dit à Trump au G7, les Russes ne sont pas en train de perdre, et que leur économie ne s'effondre pas. Et que tout effort qu'il fera pour soutenir cette guerre risque bien de conduire à une nouvelle défaite. Je pense que ça le poussera à vouloir prendre du recul, surtout qu'il aborde les élections de mi-mandat après une première défaite.

Et la dernière chose, je pense, ce sera pour Poutine. Et Poutine, lui, se posera la question. Il voit très bien, sans aucun doute, qu'à cause des conséquences économiques des sanctions contre-productives que l'Union européenne a imposées à la Russie, et maintenant avec les problèmes croissants dans nos réseaux énergétiques à cause du détroit d'Ormuz, combien de temps faudra-t-il avant que les Européens ne basculent dans une récession importante, voire sévère ? Et à ce moment-là, combien de temps avant qu'ils ne se disent : on ne peut plus se permettre cette guerre, il faut qu'on trouve une issue ? C'est une question ouverte. Mais je pense que quelque part, dans ces trois horizons de temps, on trouvera la réponse à la façon dont la guerre va évoluer sur le plan stratégique, Glenn. Je ne suis pas sûr d'avoir vraiment répondu à ta question, mais je serais curieux de savoir ce que toi, tu penses aussi de ces échéances et de la manière dont tout ça pourrait se dérouler.

#Glenn

Eh bien, c'est difficile d'imaginer comment tout ça va se dérouler. Encore une fois, dans beaucoup de domaines, on peut regarder les différentes variables et essayer de faire des prévisions. Mais pour ce qui est de la façon dont cette guerre pourrait se dérouler, ce serait très compliqué, parce que, selon moi, ça pourrait très vite devenir incontrôlable. Non, si on regarde les capacités, je ne pense pas que les Européens s'en sortiraient très bien, loin de là. Et je soupçonne aussi que les Russes, même s'ils

n'ont pas la même rhétorique consistant à annoncer à l'avance des dates de guerre avec la Russie, sont probablement déjà en train de se préparer. Donc, l'Oreshnik, par exemple, je suppose que c'est déjà en production de masse.

Et ce n'est pas forcément dirigé d'abord contre les Ukrainiens. Je pense que c'est plutôt en prévision d'une guerre avec l'OTAN. Et ils l'ont bien vu ces quatre dernières années et plus. C'est une forme d'escalade progressive, pas à pas, de la part de l'OTAN : à chaque fois, des missiles à plus longue portée, plus puissants. Et à un moment, ils savent très bien ce qui va se passer. Donc je pense qu'ils s'y préparent déjà. Non, je ne crois pas du tout que nous soyons prêts pour une guerre. Mais je me demandais quand même quel serait le rôle des États-Unis. Beaucoup partent du principe que s'il y a un affrontement, les Américains reviendront en force, comme à la grande époque de la guerre froide. Qu'on serait à nouveau étroitement liés, comme avant.

Mais je pense que les Européens, vous savez, nous ne sommes plus le centre du monde. Et comme je le dis souvent, si vous n'avez pas de place à la table, vous risquez d'être au menu. Et je crois que c'est peut-être ce qui est en train de se passer. Si une guerre éclate, que feraient les Américains ? Je me dis souvent qu'ils pourraient traiter les Européens comme nous avons traité les Ukrainiens. C'est-à-dire : allez, vous partez combattre les Russes, bravo les gars, continuez comme ça. Nous, on vous enverra les armes. C'est comme ça qu'on vous soutient, qu'on reste à vos côtés. Et au fond, ce seraient vos propres alliés qui s'épuiseraient, qui s'affaibliraient, pendant qu'un adversaire s'en trouverait affaibli. Et je pense que les Européens deviendront les nouveaux Ukrainiens.

Oui, cette fois, bien sûr, les Américains risquent d'être encore plus inquiets, parce que tout ça peut très vite dégénérer en un échange nucléaire. Et j'ajouterais que, selon moi, l'un des aspects les plus dangereux, c'est qu'on parle d'une guerre avec la Russie. Normalement, dans une guerre, on a une stratégie. On se demande : à quoi ressemble la victoire ? Comment on y arrive ? Là, on n'a rien de tout ça. Déjà, la première question : à quoi ressemble la victoire ? Si on affronte la plus grande puissance nucléaire du monde, qui pense se battre pour sa survie, qu'est-ce que ça veut dire, la vaincre ? Qu'est-ce qu'on cherche vraiment à obtenir ? C'est quand même fou que ce ne soit même pas un sujet de débat. On en reste à des slogans purement émotionnels.

#Steve Jermy

Je pense que c'est une question de stratégie, un sujet qui me tient vraiment à cœur. Je prépare en quelque sorte la deuxième édition de **Stratégie pour l'action**. Mais en réalité, comme vous le dites, il n'y a nulle part la moindre trace d'une réflexion stratégique. Quels sont les objectifs ? En ce moment, j'aurais tendance à dire que les objectifs implicites, même s'ils ne sont pas formulés, des actions menées par les Européens — avec cette escalade, plus d'armes envoyées à l'Ukraine, et le soutien des États-Unis —, ces objectifs implicites visent à ramener les Russes à la table des négociations. Mais en fait, les Russes ont déjà clairement indiqué que l'initiative Alaska avait échoué, et que toutes les autres initiatives de paix dont ils avaient été exclus étaient mortes-nées.

Je pense que les Russes en sont arrivés à la conclusion qu'ils ne peuvent atteindre leurs objectifs en Ukraine que par la voie militaire, et c'est ce qu'ils vont continuer à faire. J'ai trouvé intéressant que Poutine ait aussi parlé de la Novorossia, ce qui ne m'étonne pas. C'est une idée sur laquelle je réfléchis depuis environ un an : que cela pourrait bien être l'objectif final des Russes. Mais à mon avis, comme leurs objectifs ne sont pas clairs et qu'il n'y a pas de voie évidente pour les atteindre, cela nous empêche d'entrer dans une logique d'escalade. Je ne vois pas une seule stratégie, ni même une stratégie crédible, qui nous permettrait d'atteindre nos propres objectifs, quels qu'ils soient. Et, vous savez, militairement, les Européens n'ont tout simplement pas la capacité d'obtenir ce qu'ils cherchent à obtenir.

Je pense que, si on revient aux États-Unis et à ce qu'ils feraient, eh bien, même si au début certains diront qu'il faut soutenir les Européens, les Américains seront très inquiets, à mon avis, du risque d'escalade nucléaire. Et ils auraient raison de l'être. Je ne pense pas que les Russes seraient les premiers à appuyer sur la gâchette. Ce qui inquiéterait, ce serait plutôt que la France ou le Royaume-Uni, l'un ou l'autre, décide de le faire. Je trouve ça peu probable. Mais si jamais ça arrivait, les conséquences seraient énormes. Donc je pense que, dans un premier temps, la réaction américaine serait plutôt de dire, en quelque sorte : « Très bien, à vous maintenant de jouer le rôle des nouveaux Ukrainiens. »

Nous voulons que vous combattiez la Russie. Mais au bout d'un moment, quand ils verront les dégâts infligés à l'économie européenne et l'effondrement de la société en Europe, je pense qu'ils commenceraient à sérieusement douter. Beaucoup de gens aux États-Unis, à part peut-être les néoconservateurs, seraient horrifiés de voir ce qui arrive à l'Europe. J'aimerais croire que les Américains tiendraient bon, mais que les néocons, eux, deviendraient assez réticents avec le temps. Ce qui me frappe aussi, Glenn, c'est que, quand on réfléchit à des scénarios comme celui-là, les gens disent souvent : « Bien sûr, les Russes ne feraient pas ça, parce qu'on a déjà franchi toutes leurs lignes rouges et qu'ils les ignorent. »

Je ne suis tout simplement pas d'accord avec ça. Je veux dire, ils ont deux lignes rouges essentielles, qu'ils nous répètent depuis vingt ans : si l'OTAN s'étend à la Géorgie ou à l'Ukraine, ils réagiront. Et à chaque fois qu'il y a eu la menace d'une extension de l'OTAN — d'abord vers la Géorgie, les Russes ont réagi, puis vers l'Ukraine, les Russes ont réagi aussi. Donc, en réalité, sur ces lignes rouges, il ne faut pas croire une seconde que les Russes ne réagiraient pas une troisième fois, parce que, selon moi, ils le feraient. Il faut en être conscients. Et pour moi, cela met en évidence une autre voie possible, celle de la diplomatie.

Je veux dire, pour moi c'est évident que l'OTAN, comme je l'ai déjà dit, n'est pas cette force toute-puissante, même avec l'Amérique à bord, que beaucoup de gens imaginent. Encore une fois, comme je l'ai déjà souligné, si l'OTAN n'a pas réussi à vaincre les talibans, pourquoi penserait-on qu'elle pourrait vaincre la Russie ? Pour moi, la pièce manquante du puzzle, c'est la diplomatie. Est-ce qu'on ne pourrait pas revenir à la diplomatie ? Je ne dis pas que ce sera une diplomatie facile, mais tout de même, la diplomatie. Compte tenu des risques plausibles pour l'Europe et pour les Européens, est-ce

que ce ne devraient pas être les Européens eux-mêmes qui commencent à envisager de parler à la Russie, plutôt que les États-Unis ? Est-ce que ce n'est pas quelque chose que les trois grands pays européens pourraient faire ?

Est-ce que ce n'est pas quelque chose que l'Union européenne pourrait faire, même si ce serait difficile ? Je veux dire, pour l'instant, il n'y a aucun signe en ce sens, mais il devrait y en avoir un. Et je pense qu'une des choses essentielles que nous devrions faire, c'est nous, les citoyens — parce que c'est nous, les citoyens, qu'on appellera à faire la guerre et à en subir les conséquences —, nous devrions avoir un vrai débat national sur ce sujet. Vous dites que tout débat est fermé, parce qu'on considère aussitôt que c'est soutenir la Russie ou être un partisan de Poutine. Alors que moi, je vois ça comme un débat critique sur une question qui est, ou qui pourrait devenir, stratégiquement existentielle pour les Européens. Nous ne voulons pas détruire la société européenne.

Alors, pourquoi ne pourrions-nous pas envisager, ou au moins discuter, d'un plan B ? Un plan où l'on commencerait à parler avec les Russes de ce qu'ils veulent, et à évoquer la possibilité d'une autre architecture stratégique en Europe. Bien sûr, ce n'est pas simple en ce moment, mais on devrait quand même avoir ces conversations, Glenn. Et on devrait aussi inviter, ou au moins demander, à nos dirigeants d'expliquer pourquoi ils refusent de discuter avec la Russie. Et pourquoi nous, les citoyens, ne sommes pas consultés sur la question de savoir si nous sommes d'accord pour aller en guerre contre la Russie. Parce que, j'en suis presque sûr, la grande majorité des Européens ne le seraient pas. Mais je te laisse la parole, Glenn, je ne sais pas ce que tu en penses, toi, depuis ta partie de l'Europe.

#Glenn

Je trouve ça choquant aussi, qu'on nous entraîne maintenant dans une guerre avec la Russie. Et encore une fois, aucune discussion, aucun débat, rien du tout. Et je pense que, oui, c'est... Mais laissez-moi revenir à ce que vous disiez tout à l'heure sur l'escalade du côté russe, sur le fait qu'ils ne respectent pas les lignes rouges. Je pense que la Russie escalade peut-être d'une manière différente de l'OTAN. Comme je l'ai dit tout à l'heure, l'OTAN avance par petites étapes, avec cette tactique du salami, ce gradualisme.

C'est-à-dire, au début, on disait : d'accord, on ne va faire que des missiles à courte portée, uniquement défensifs. Puis ensuite, d'accord, on passe aux missiles à longue portée, mais avec des limites — on ne peut pas frapper le territoire russe. Et puis, petit à petit, on a commencé à lever ces restrictions. Et ça, on l'a vu sur quatre ans, progressivement. On est passés des F-16, à parler presque de Troisième Guerre mondiale, jusqu'à dire ouvertement : « Voyons comment détruire les bases aériennes russes et attaquer leur dissuasion nucléaire. » C'est comme ça qu'on monte les enchères. Et je pense que les Russes, eux, ont une autre manière de faire. Tu as mentionné la Géorgie en deux mille huit. Oui, ils avaient mis en garde contre ça.

Mais en deux mille quatorze, quand les Russes ont annexé la Crimée en réaction au coup d'État, dans le discours de Poutine, il a fait une analogie : on ne peut comprimer un ressort que jusqu'à un certain point avant qu'il ne jaillisse en avant. Et je pense que c'est exactement comme ça que leur escalade va se produire, parce qu'ils ont fait la même chose entre deux mille quatorze et deux mille vingt-deux. Huit ans pendant lesquels ils disaient, en gros : appliquez les accords de Minsk, mettons fin à tout ça, normalisons les relations. Et ils ont vu ces accords de Minsk être sabotés, pendant que les pays de l'OTAN, eux, gagnaient du temps et construisaient une grande armée ukrainienne par procuration. Et donc, oui, en deux mille vingt-deux, ils sont entrés en guerre.

Et puis, bien sûr, ils ont essayé de négocier dès le premier jour. Zelensky a dit que les Russes l'avaient contacté pour entamer des négociations, afin de rétablir la neutralité de l'Ukraine. Et ensuite, évidemment, quand ils ont compris que les États-Unis et le Royaume-Uni avaient saboté l'accord d'Istanbul et qu'ils avaient préféré envoyer des armes en Ukraine tout en imposant un boycott de la diplomatie, ils ont compris ce qui se passait. C'est là qu'ils ont annexé quatre territoires, quatre oblasts. Franchement, comment peut-on dire que ce n'est pas une réaction ? Et maintenant, avec la nouvelle phase d'implication, Poutine parle de reprendre toute la Novorossia, ce qui inclurait Mykolaïv et Odessa, et transformerait l'Ukraine en un État enclavé, réduit à presque rien. Comment peut-on dire que ce n'est pas une réponse à l'escalade ?

Et puis, dans cette interview dont vous parlez, il a évoqué l'opération Barbarossa. C'est intéressant, parce que, franchement, pourquoi la Russie resterait-elle les bras croisés à attendre que les Européens mettent toutes leurs pièces en place, pour ensuite frapper la Russie quand ça les arrange ? Comme l'a dit Poutine, si vous savez que vous allez devoir vous battre, alors assurez-vous de donner le premier coup. Et je pense que c'est là qu'il y a un vrai danger, avec tout ce discours de guerre contre les Russes. Mais non, je trouve vraiment fascinant que vous disiez qu'il n'y a pas de réflexion stratégique, pas de contexte stratégique. On a pourtant toutes les données possibles.

On sait que dans les années quatre-vingt-dix, des ambassadeurs américains, des chefs du renseignement, des responsables militaires, tous mettaient en garde : « En fait, élargir l'OTAN, ce serait rediviser le continent. Ce serait une trahison. » Le propre secrétaire à la Défense de Clinton envisageait même de démissionner, parce qu'il voyait là un coup de poignard dans le dos des Russes, comme l'avait aussi dit George Kennan. Puis, en deux mille huit, le directeur de la CIA avertit que cela risquait de déclencher une guerre civile, et que les Russes interviendraient à contrecœur. Angela Merkel, elle, a parlé d'une déclaration de guerre si on proposait à l'Ukraine d'adhérer à l'OTAN.

Et puis, on arrive à deux mille quatorze. On renverse le gouvernement pour le faire entrer dans l'OTAN, et tout à coup, on nous dit que c'est complètement non provoqué. Que ça sort de nulle part. Que la Russie est simplement impérialiste. Franchement, c'est très malhonnête. Et je pense que c'est une faiblesse qu'on a au sein de l'OTAN, justement. Quand on réunit autant de pays, comment obtenir un consensus pour combattre la Russie, à ton avis ? Il faut embarquer les gens — les

politiciens, les journalistes — dans ces récits. En gros, tout le monde doit répéter les mêmes slogans. Sinon, on te traite de pro-russe, ou on dit que tu justifies l'invasion. Bref, tu as un dernier mot avant qu'on termine la vidéo ?

#Steve Jermy

Oui, je pense que nous, dans les médias alternatifs, on commence vraiment à faire une différence. Et tu sais, je vois souvent — et je suis sûr que c'est pareil pour toi — des commentaires où, franchement, quatre-vingt-dix pour cent des gens disent : « Heureusement qu'il y a les médias alternatifs, c'est le seul endroit où on trouve de bonnes informations. » Je crois quand même que les risques dont j'ai parlé sont bien réels, et c'est justement de ceux-là qu'il faut qu'on puisse discuter, Glenn. Mais je pense aussi que la diplomatie, c'est possible. Il faut du courage, c'est vrai, mais c'est possible. Je veux dire, nous, au Royaume-Uni, on a mis fin à notre guerre avec l'IRA, l'Armée républicaine irlandaise, après trente-huit ans, simplement en se parlant. Et la diplomatie a été — et pour moi, c'est le plus important — la voie pour en sortir.

Mais je pense que plus vite on pourra vraiment faire passer le message — et espérons que les auditeurs de ce podcast y contribueront — mieux ce sera. Parce que les risques d'escalade, surtout en Europe, où nous sommes en train d'escalader face à un ennemi, ou à ce qui deviendrait un ennemi, contre lequel nous ne serions plus capables de nous défendre, me paraissent insensés. Alors espérons qu'on puisse lancer ce débat, Glenn, et qu'il y ait enfin un vrai débat public en Europe sur les risques que nos dirigeants nous font courir. Et aussi un vrai débat public sur la possibilité de revenir sur la voie de la diplomatie, parce que la diplomatie, c'est sûrement la seule réponse à tout ça.

#Glenn

Je suis d'accord. Et, euh, en fait, ce ne sont pas seulement nos diplomates et nos responsables politiques qui ont boycotté la diplomatie. Ils exercent, en quelque sorte, une pression sur le public pour qu'il fasse la même chose. Euh, j'ai aussi remarqué ça chez les universitaires. Si vous allez en Russie en tant qu'universitaire, ils essaient pratiquement de vous imposer leur ridicule, euh, disons, interdiction de tout contact avec les Russes, en vous demandant, par exemple : « Mais est-ce vraiment approprié d'y aller ? » Comme si, en réalité, ceux qui refusent de parler à l'autre camp n'étaient pas eux les plus déraisonnables. Et ils essaient d'imposer cette attitude aux autres. J'ai aussi remarqué, dans le discours public, que ce soit à propos de la guerre contre la Russie ou de celle contre l'Iran, un phénomène assez étrange dès le début : c'était comme si, quand je disais, par exemple, « Les Russes sont en train de gagner » ou « La contre-offensive ukrainienne échoue », ou encore « Envahir Koursk est une idée désastreuse », eh bien, rien que le fait de le dire posait problème.

Ils vont subir des pertes massives. Peu importe. Si vous dites que l'Ukraine ne gagne pas, alors vous êtes pro-russe. Ça veut dire que vous soutenez la Russie. Si vous dites que l'Ukraine gagne, alors

vous soutenez l'Ukraine. C'est pareil avec la guerre contre l'Iran. J'ai dit : eh bien, ça ne va pas marcher, parce qu'il n'y a rien que les Américains puissent faire pour empêcher les Iraniens de frapper leurs bases et de fermer le détroit d'Ormuz. Donc, les Iraniens vont gagner cette guerre. Ah, donc ça, c'est pro-iranien. Apparemment, la seule façon d'être patriote aujourd'hui, c'est d'accepter l'illusion et de faire semblant de gagner, même quand ce n'est pas le cas. J'en ai déjà parlé dans ce podcast, mais ça vaut la peine de le redire.

J'ai même vu un article dans un journal ici qui disait, en gros, que j'avais affirmé que le monde était multipolaire, mais que c'est exactement ce que Poutine veut que les gens croient. Parce que, dans cette logique, la Russie deviendrait une puissance centrale dans le monde. Donc, selon eux, il ne faudrait pas faire ce cadeau à la Russie, et il faudrait arrêter de dire que le monde est multipolaire. Pour moi, c'est typiquement une façon de penser européenne. C'est cette idée qu'on n'a pas besoin de regarder la réalité en face, qu'on peut construire notre propre réalité sociale. Et ensuite, on s'étonne, forcément, quand on ne traite pas le monde tel qu'il est, mais tel qu'on voudrait qu'il soit. Et au final, il n'y a pas de réflexion stratégique, et la défaite devient presque prévisible. Mais non, on continue. Je veux dire, je ne prends pas parti pour ou contre la Russie. Ce que je défends — et je suis sûr que vous aussi — c'est une pensée stratégique claire.

#Steve Jermy

La liberté d'expression et le débat public sur les sujets qui comptent. C'est ça, à la base, que je croyais être les valeurs européennes. C'est pour ça que je me bats. Et je pense que si on arrive à avoir une réflexion stratégique claire, on aura une chance de s'en sortir. Mais si on n'y parvient pas, et qu'ils continuent à nous entraîner sur la voie de la guerre, alors je crains qu'on finisse par avoir cette guerre qu'on n'a jamais voulue, plus tôt qu'on ne le pense. Simplement parce qu'ils n'ont pas pris la peine de comprendre la nature du conflit vers lequel ils nous conduisent. Enfin bref, Glenn, continuons à faire de notre mieux. Et merci pour tout ce que tu fais. J'ai hâte de la prochaine discussion.

#Glenn

Merci d'avoir pris le temps de venir, et oui, à la prochaine.

#Steve Jermy

D'accord, merci.